

Théâtre Lumen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 39

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

travailleurs, des frères célibataires et jeûneurs ; mais comme il faut que le monde dure, elle accordait qu'il y eut des frères époux.

En attendant que son rêve s'accomplît, elle gouvernait sa maison comme un couvent et croyait travailler au salut de ses administrés en leur imposant ses habitudes, en les soumettant à une règle implacable et minutieuse. Elle leur mesurait le bonheur avec avarice comme on mesure l'espace aux oies qu'on met en mue pour les préparer à leur destinée.

Victor Cherbuliez.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE

I

UN hameau complètement ignoré des voyageurs s'abrite dans un pli de terrain sur le penchant des Alpes vaudoises. Aucune route n'y conduit, et on ne le voit presque de nulle part. La rue en est étroite, tortueuse, montante. Les maisons se touchent et s'appuient mutuellement ; elles élèvent leurs toits les unes par dessus les autres, et celle qui est située le plus bas semble soutenir tout le poids du village. Des noyers séculaires ombragent les vergers. Par intervalles on devine à travers les branches, d'un côté, la perspective ascendante de la montagne ; de l'autre, celle du vignoble, dont la longue rampe va mourir au bord du lac. Ce hameau fait partie d'une commune populeuse, qui compte bien douze villages, dont il est le plus humble. Il n'a, pour sa part, que cinq ou six ménages. Aucun clocher ne l'annonce, et si ce n'était la fumée bleue qui, à certaines heures, s'élève au-dessus des noyers, on pourrait passer tout auprès sans se douter de son existence. Quand on la traverse, on s'étonne de voir que toutes les maisons sont également vieilles, et que les granges ont l'âge des maisons. On n'y a pas bâti depuis cent ou deux cents ans ; il est tel qu'il a toujours été, et le seul édifice public élevé à frais communs par cette petite famille humaine est le four banal, à l'extrémité de la ruelle la plus obscure.

Au milieu de ce groupe de maisons, il en est une qui n'est ni la plus riche, ni la plus pauvre, et que rien maintenant ne distingue des autres ; mais on l'aurait bien reconnue il y a vingt ou trente ans, grâce à un rosier blanc qui montait en espalier contre le mur noirci. Elle est bâtie à l'ancienne mode. Au niveau du sol, la grande cave voûtée, et le pressoir, indispensables dans les pays de vignoble : au premier, une cuisine, qui ne reçoit le jour que par l'ouverture d'une grande cheminée pyramidale, et qui communique, par deux portes opposées, avec deux longues chambres, dont l'une regarde l'orient et l'autre le couchant ; au second, de vastes greniers, où l'on fait sécher les noix en automne, et où rôdent les chats.

Dans le temps où existait le rosier, une assez nombreuse famille, comptant trois générations, emplissait la maison. Les deux chambres étaient utilisées ; toutefois, pendant le jour, on n'occupait guère que celle d'orient. Elle avait dû, jadis, être blanchie à la chaux, et l'on pouvait s'en assurer, en grattant la muraille. En entrant, on trouvait à main droite un poêle de grès, sur lequel une sorte d'escalier permettait d'aller s'asseoir ; à main gauche un lit, qui aurait eu grand besoin d'avoir aussi son escalier, car il était si haut qu'il fallait être gymnaste ou grenadier pour réussir à s'y hisser. Sous ce lit s'en cachait un autre, plus petit et très bas, porté seulement sur des roulettes. On le tirait le soir, pour l'aïeul, qui n'était plus gymnaste et qui n'avait jamais été grenadier. Le couloir était étroit entre le lit et le poêle ; mais quand on avait franchi cette espèce de défilé, la chambre, moins encombrée, paraissait s'élargir. On n'avait plus d'un côté que des chaises, de l'autre une vieille table de noyer, solidement po-

sée, et derrière, adossé à la muraille, un long bahut, lequel servait à la fois de banc et de coffre, ou d'arche, comme on disait. Dans l'embrasement d'une fenêtre, vers le haut bout de la table, s'étaït un large fauteuil. C'était le seul meuble de la chambre qui ne datât pas du siècle passé ; son âge indiquait celui des infirmités de l'aïeul. Point de rideaux aux fenêtres ; mais sur l'une un pot de réséda, et sur l'autre deux longues perches, qui s'en allaient reposer sur le toit d'une autre maison et formaient une espèce de pont volant, pour exposer au soleil les planches chargées de fruits à sécher.

Cette pièce était fort animée aux heures des repas. Toute une rangée d'enfants s'alignait sur le bahut ; l'aîné à côté du grand-père, les autres à la file, suivant leur âge. En face, et sans ordre précis, se plaçaient l'aïeule, le père et la mère, une servante et souvent quelque ouvrier. Tout ce monde mangeait de bon appétit, et sans perdre le temps à de longues causeries. A peine l'aïeul avait-il murmuré la prière finale, que les enfants retournaient à leurs jeux, et les grandes personnes à leur besogne. La servante allait et venait quelques instants encore, puis la porte se fermait, et il ne restait que les mouches pour bourdonner à la fenêtre.

Une chambre ainsi meublée, d'ailleurs vide le plus souvent, indiquait assez une famille d'honnêtes campagnards, simples et laborieux, vivant aux champs beaucoup plus qu'à la maison. Sauf le pot de réséda, rien n'y était donné au luxe. Cependant on n'y fût pas resté longtemps sans aviser d'autres meubles moins en vue, un surtout, caché dans le coin le plus obscur de la chambre, et si haut perché qu'il fallait lever les bras pour y atteindre. On avait pris deux planches de sapin ; on les avait assemblées au moyen de deux montants, et il en était résulté une étagère capable de porter toute la littérature de la maison et de bien d'autres encore. Quant à la passer en couleur, on s'en était remis au temps, à la fumée du tabac et à celle de la lampe à huile. L'étagère avait tourné au brun, un brun douteux, qui s'harmonisait avec le gris des murailles. L'idée de s'en servir pour décorer la chambre ne paraissait être venue à personne. On avait des livres, et il avait bien fallu leur faire une place. Ne faut-il pas que chaque chose ait la sienne ? Le cornet de tabac de l'aïeul n'était-il pas soigneusement logé, bien au sec, sur une planchette fixée au-dessus du poêle ? Les corbeilles des femmes, avec pelotons, ciseaux, tricotages, n'avaient-elles pas l'usage exclusif d'une autre planchette, au-dessus de la file des chaises ? Un baromètre qui commençait à radoter, à force d'avoir embrouillé le variable et le beau fixe, ne jouissait-il pas d'un coin à son usage dans une embrasure de fenêtre ? Les livres avaient aussi le leur, et c'était justice : à quoi pouvaient-ils prétendre de plus ?

On avait donc des imprimés dans la vieille chambre noire. Celui qui frappait les yeux le premier était suspendu contre le montant de l'étagère. C'était moins un livre qu'un cahier, mais un cahier de grand usage, car on le tenait à portée ; cahier de prix, car on s'était donné la peine de planter un clou pour lui seul. A qui donc cette place d'honneur ? Au *Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey*, qui, depuis le temps qu'il boite, n'est jamais arrivé trop tard, dont la marche est régulière comme le cours des saisons, et qui annonce au peuple des campagnes le renouvellement de l'année, aussi sûrement que le chant du coucou annonce le retour du mois de mai.

Digne almanach, connu de chacun dans tout le pays romand, des Alpes au Jura, et jusque dans le Chablais, le Faucigny et les départements français limitrophes : un de ces livres vraiment populaires que les littérateurs ignorent, un puits de sagesse !

Rien qu'à voir la couverture, on devine les richesses de l'intérieur. Dans le lointain se pressent les grands événements tragiques : des vaisseaux se canonent, une forteresse brûle, des soldats font une sortie victorieuse, et les assiégeants s'enfuient de toute la vitesse de leurs chevaux. Peut-être quelqu'un demandera-t-il pourquoi ils sont à cheval. Celui qui ferait cette question ne serait

pas à la hauteur du véritable *Messenger boiteux*. La belle chose qu'un assaut à pied ! cela se voit tous les jours. Le *Messenger boiteux* aime les assauts à cheval, où il y a plus de gloire à vaincre et plus de facilité à s'enfuir. Au premier plan règne un paysage tranquille : une rivière au cours paresseux, des roseaux, un saule, des ombrages, et sur le devant, un chemin où stationnent de graves personnages. Ils s'entretiennent d'un pauvre enfant débraillé, dont le pantalon tombe, dont les pieds sont nus, et qui pleure à chaudes larmes, le visage dans les deux mains. Il paraît qu'on l'a surpris en flagrant délit de maraude. Son sort s'agite entre trois personnages, dont l'un, en grande tenue, doit être un officier de la maréchaussée, quelque garde-champêtre d'un ordre supérieur. Il montre le marmot et parle avec vivacité ; sans doute, il raconte le délit. A côté de lui, un homme en habit civil, bien cravaté, le régent du lieu, à moins que ce n'en soit le juge d'instruction, écoute avec une grimace de suffisance et de gravité.

(A suivre.)

Eug. Rambert.

ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS. — Cet Almanach, qui marche allègrement vers son trentième anniversaire, est bien l'un des plus sympathiques de chez nous. Il nous revient avec sa couverture connue du bon peintre Rouge, élégamment présentée, contenant de nouveau toute sorte de renseignements utiles à l'agriculteur comme à la ménagère.

Les bons mots foisonnent à côté de jolies histoires vaudoises. Plusieurs contes alignent des noms connus de ceux qui lisent le « Conteur »... et d'autres aussi. Lisez la charmante description sur le Jura, de Jean des Sapins et surtout le petit récit de J.-L. Duplan. Le patois vaudois n'a pas été oublié, lui non plus, qui se perd tant de nos jours, et il faut lire la savoureuse poésie de Marc à Louis : « L'orgogliào » comme l'amusante histoire : « Ein revegnent de la faire ».

L'excellent dessinateur qu'est F. Bovard a orné cette édition de nombreuses vignettes et de dessins fort bien venus. L'Almanach comprend deux superbes planches hors-texte.

L'Almanach du Conteur Vaudois (Pache-Varidel et Bron, éditeurs, à Lausanne) de 1930 est le digne successeur de ses devanciers et il a sa place réservée dans toutes les familles de notre canton. H. Ch.

Théâtre Lumen. — Cette semaine : *Un amant sous la Terreur*, grand film artistique et dramatique, d'après la pièce de Sophus Michaelis, interprété par Diomira Jacobini, Gœsta Eckmann, Fritz Kortner, Karina Bell, Walter Rilla. Au même programme, Ciné-Journal suisse et Pathé-Revue.

Royal Biograph. — Un grand succès d'émotion : *Minuit à Chicago* et *Le Torchon brûle*.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises
chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.